

CHAPITRE XVI.

Cortez se remet en mer avec sa flotte, & est obligé par un accident de relâcher à la même Isle. Jérôme d'Aguiilar, qui étoit prisonnier à Iucatan, arrive durant ce séjour, & rend compte au General des aventures de sa captivité.

Cortez se remit en mer dans le dessein de suivre la route que Jean Grijalva avoit tracée, & de découvrir ces terres où son obéissance trop exacte l'avoit empêché de s'établir. La flotte avoit le vent en poupe; & tout le monde sentoit de la joie de cette heureuse navigation, lorsqu'un accident considerable vint troubler ce plaisir. Le vaisseau de Jean d'Escalante tira un coup de canon: & tous les autres Capitaines aiant jetté les yeux sur ce navire, remarquerent qu'il avoit beaucoup de peine à suivre; & un moment après, qu'il retournoit vers l'Isle d'où ils étoient partis. Cortez comprit d'abord la raison de ce mouvement: & sans s'amuser à délibérer, il manda à toute la flotte de suivre son vaisseau. La diligence qu'Escalante fit à regagner l'Isle, étoit tres-necessaire pour sauver le navire, qui avoit une voie d'eau si difficile à étancher, qu'il couloit à fond sans ressource, s'il eût arrivé un moment plus tard à l'Isle, quoyque toute la flotte eût fait force de voiles pour venir à son secours.

On mit pied à terre; & le Cacique accourut sur la côte, un peu embarrassé de ce prompt retour: mais d'abord qu'il en eût scû la raison, luy & ses Indiens s'emploierent avec beaucoup d'ardeur à décharger le vaisseau, & à le reparer: les canots des Indiens, qu'ils manioient avec une adresse admirable, étant d'un tres-grand service en cette occasion. Durant qu'on preparoit tout ce qui étoit necessaire, le General, accompagné du Cacique & de quelques Soldats, alla visiter le Temple. Il trouva la Croix & l'Image de la sainte Vierge au même état qu'il les avoit laissez; remarquant outre cela, avec beaucoup de joie, des témoignages de la veneration de ces

ces

ces peuples dans la propriété de ce Temple, les parfums qu'ils y avoient brûlez, outre les fleurs & les ornemens dont ils avoient paré l'Autel. Il remercia le Cacique du soin qu'il en avoit pris; & l'Indien s'en fit honneur auprès de tous les Espagnols, dont il recevoit les complimens, pour avoir souffert durant deux ou trois heures au plus, que la Croix & l'Autel demeurassent sur pied, comme si c'eût été un effet de sa bonne conduite.

Cet accident qui obligea Cortez à retarder son voiage, merite une consideration particuliere: car on void des evenemens qui étant dans l'ordre des choses possibles & dépendantes de la fortune, ont néanmoins un caractère qui les met au dessus de ce qu'on appelle hazard, ou cas fortuit. Ceux qui virent interrompre le cours de la navigation, & un navire prêt à couler bas, pouvoient regarder cet embarras comme une disgrâce qui n'avoit rien d'extraordinaire: mais quand on considérera que le même tems qui étoit necessaire pour racommoder ce navire, ne l'étoit pas moins pour donner lieu à la venue d'un des prisonniers qui étoient à Iucatan; que cet homme scavoit assez les différentes langues de ces peuples, pour suppléer au besoin que l'on avoit d'un Truchement; & enfin qu'il fut un des principaux instrumens de cette conquête; lors donc qu'on entrera dans ces reflexions, on n'accordera point à la fortune toute la gloire de ce succez: & on y reconnoitra avec respect les dispositions de la Providence. On emploia quatre jours à donner un radoub au vaisseau; & au dernier jour, comme l'armée étoit prête à s'embarquer, on découvrit de fort loin un canot qui traversoit le Golfe d'Iucatan, & revenoit droit à l'Isle. On reconnut bien-tôt après, qu'il portoit des Indiens armez: & tout le monde fut surpris de voir la diligence qu'ils faisoient pour gagner l'Isle, & le peu de crainte qu'ils témoignent de nôtre flotte. Le General fut averti de cette nouveauté; & il donna quelques Soldats à André de Tapia, avec ordre de se mettre en embuscade sur la rade où ce canot devoit aborder, & de reconnoître le dessein de ces Indiens. Tapia prit un poste à couvert; d'où aiant vû que ces hommes descendoient à terre, armez d'arcs & de fleches, il les laissa éloigner du bord de la mer; & leur aiant coupé le chemin du retour, il courut sur eux. Les Indiens prenoient

H

déjà la fuite, si un d'entre-eux ne les eût retenus. Il les rassûra; & s'avançant vers nos gens, il cria en Castillan, qu'il étoit Chrétien. Tapia le reçut entre ses bras, ravi de cette heureuse aventure, & le conduisit au General, suivi de ces Indiens, que l'on reconnut être les mêmes Envoiez qu'Ordaz avoit laissez à la côte d'Yucatan. Le Chrétien étoit presque nud, n'ayant d'habits que ce qui servoit à rendre sa nudité moins indecente. Une de ses épaules étoit chargée d'un arc & d'un carquois; & l'autre d'une mante en maniere de cape, au bord de laquelle il avoit attaché des Heures de la sainte Vierge, qu'il tira d'abord, en les montrant à tous les Espagnols, & attribuant à cette devotion qu'il avoit toujours conservée, le bonheur de se revoir entre des Chrétiens. Chacun s'empressoit à luy en faire des complimens, qu'il rendoit avec tant d'émotion, qu'il ne pouvoit encore se défaire des termes qu'il avoit appris parmi les Indiens, & former une période entiere, sans en mêler quelqu'un qu'on n'entendoit pas. Cortez luy fit de grandes caresses; & le couvrant luy-même du capot qu'il portoit, il s'informa en gros qui il étoit, ordonnant après cela qu'on luy donnât un habit, & qu'on le regalât. Il publioit à tous les Soldats cet effet de sa bonne fortune, qui devoit se communiquer à leur entreprise, pour avoir tiré un Chrétien de ce miserable esclavage, n'ayant encore en vûë d'autre motif que celui de la charité.

Cet homme se nommoit Jérôme d'Aguilar, natif d'Ecija; où il avoit reçu quelques Ordres sacrez; & selon ce qu'il rapporta depuis de ses aventures, il avoit demeuré près de huit ans en cette captivité. Il avoit fait naufrage sur des bancs que les gens de mer appellent de *los Alacranes*, dans une caravelle qui passoit de la côte de Darien à l'Isle Saint Domingue: & comme il s'étoit jetté dans l'esquif avec vingt de ses Compagnons, la mer les poussa sur les côtes d'Yucatan, où ils furent pris, & menés en un pais des Indiens *Caribes*, c'est-à-dire mangeurs de chair humaine. Leur Cacique fit d'abord mettre à part ceux qui étoient les mieux nourris, pour les sacrifier à ses Idoles, & faire un celebre festin des miserables restes de ce sacrifice. Un de ceux qui furent reservez pour une autre occasion, à cause de leur maigreur, fut ce Jérôme d'Aguilar. Il fut lié rudement, & néanmoins bien nourri, par un motif qui n'é-

toit pas moins barbare, puisqu'ils ne l'engraissoient que pour servir de mets à un autre repas; brutalité surprenante, que la nature abhorre, & que l'on ne sçauroit rapporter qu'avec autant d'horreur. Cependant Aguilar se tira le mieux qu'il pût d'une cage de bois, où ils l'apâtoient, non pas tant pour sauver sa vie, que pour chercher un autre genre de mort. Il marcha durant quelques jours, s'écartant des habitations, & sans autre aliment que des herbes & des racines. Enfin il tomba entre les mains de quelques Indiens, qui le presenterent à un autre Cacique, ennemi du premier. Il le trouva moins inhumain; soit qu'il voulût affecter de paroître plus honnête que son ennemi, ou qu'il eût en effet de l'aversion pour ses coutumes barbares. Aguilar servit ce dernier Cacique l'espace de plusieurs années. Les premieres furent fort rudes, car on l'obligeoit à des travaux au-dessus de ses forces. On le traita mieux dans la suite, son maître étant apparamment gagné par le soin qu'il prenoit de luy obeir, & plus encore par sa modestie, que le Cacique éprouva en de certaines occasions qui firent éclater sa chasteté, mais dont le recit choqueroit la bienséance: car il n'y a point d'esprit si barbare, qui ne laisse paroître quelque inclination pour la vertu. Ainsi ce Cacique luy donna de l'emploi auprès de sa personne; & Aguilar acquit en peu de jours son estime & sa confiance.

Le Cacique en mourant le recommanda à son fils, qui luy conserva son emploi; & même Aguilar trouva des occasions plus favorables d'augmenter son credit & sa faveur. Quelques Caciques voisins déclarerent la guerre à celui-ci, qui remporta sur eux plusieurs victoires, dûës à la valeur & à la conduite de l'Espagnol. Il devint donc le favori de son maître, & se vid si respecté & si autorisé, que lorsqu'il reçut la lettre de Cortez, il luy fut aisé de traiter de sa liberté, qu'il demanda comme une récompense de ses services, & qu'il obtint par le moien des presens qu'il fit comme de son chef, quoyqu'on les eût envoiez pour sa rançon.

C'est ce qu'il dit de ses aventures, ajoutant que de tous les Espagnols qui avoient été pris avec luy, il ne restoit qu'un Matelot appellé Gonzale Guerrero, natif de Palos de Moguer: Qu'il luy avoit communiqué la lettre de Hernan Cortez, & fait tous ses efforts pour l'amener avec soi, mais inutilement,

parce que ce malheureux étoit marié à une Indienne fort riche, dont il avoit trois ou quatre enfans : Qu'au moins c'étoit sous ce pretexte d'amour & de tendresse, qu'il avoit voulu cacher son aveuglement, qui ne luy permettoit pas de quitter un état qui luy paroissoit si heureux, bien qu'en effet il fût tres-déplorable, puisqu'il en preferoit les obligations à son honneur, & à sa Religion. Je n'ai point trouvé en toutes les Relations des conquêtes de nôtre nation en l'Amérique, qu'aucun autre Espagnol ait commis un crime semblable, & celui-ci n'étoit pas digne que son nom passât à la posterité : mais je n'aurois pu l'effacer dans les écrits des autres, & je ne dois point oublier ces exemples, qui nous instruisent de la foiblesse de la nature humaine, puisqu'ils servent à faire connoître jusqu'à quel point de misere elle peut aller, lorsque Dieu l'abandonne.

CHAPITRE XVII.

Cortez suit sa route, & vient à la riviere de Grijalva, où les Indiens s'oposent à sa descente. Il combat contre eux, & fait débarquer ses gens.

Les Espagnols partirent pour la seconde fois de cette Ile, le quatrième jour de Mars de l'année mil cinq cens dix-neuf, & sans qu'il leur arrivât rien de considerable, ils doublerent la pointe de Cotoché, qui, ainsi qu'on l'a dit, est la partie la plus Orientale de la Province d'Yucatan. Ils suivirent la côte jusqu'à la rade de Champoton, où le General mit en délibération, si l'on mettroit pied à terre. Il le souhaitoit, afin de châtier ces Indiens de la résistance qu'ils avoient faite à Jean de Grijalva, & avant luy à François Fernandez de Cordoué. Les Soldats qui s'étoient trouvez en l'une & en l'autre occasion, poussés d'un esprit de vengeance, appuioient son sentiment avec chaleur : mais le Pilote major & tous les autres de sa profession, s'opposèrent à cette resolution, par un raisonnement qui ne souffroit point de replique. C'est que le vent qui étoit tres-bon pour continuer le voiage, étoit entierement

contraire pour aller à terre. Ainsi la flotte passa outre, & alla mouiller à la riviere de Grijalva. On n'eût pas besoin de déliberer en ce lieu-là : le bon accueil que ces peuples avoient fait aux Espagnols, & l'or qu'ils en avoient tiré, étoient des charmes violens pour attirer tous les Soldats à terre. Cortez eut de la complaisance pour l'ardeur de ses gens, trouvant d'ailleurs qu'il étoit à propos de se conserver l'amitié de ces peuples. Cependant il n'avoit pas dessein de faire un long séjour en ce pais-là : & toutes ses vûes n'alloient qu'à entrer au plutôt sur les terres qui dépendoient de l'Empire de Motezuma, dont Grijalva avoit eu la premiere connoissance en ce lieu ; car la maxime du General étoit, qu'en ces expeditions il falloit aller droit à la tête, plutôt qu'aux autres membres, afin d'entamer le plus difficile avec ses forces entieres.

Comme il connoissoit cette riviere, par le rapport qu'on luy en avoit fait, il n'eût pas de peine à faire son ordre pour l'entrée. Il laissa les plus grands navires à l'ancre, & fit embarquer tous les Soldats bien armez sur ceux que la riviere pouvoit porter, & sur les chaloupes. Ils commençoient à forcer le courant de l'eau, dans le même ordre que Grijalva avoit tenu autrefois, lorsqu'ils apperçurent un nombre infini d'Indiens qui occupoient avec leurs canots les deux bords de la riviere, sous la défense de plusieurs autres Indiens qui étoient à terre, en différentes troupes. Cortez s'approchoit toujours en un ordre serré, aiant défendu de tirer un seul coup, ni de marquer par aucun autre mouvement, qu'on les voulût attaquer. Il imitoit encore en cette conduite Jean de Grijalva, ne cherchant qu'à bien réussir, sans s'arrêter à la fausse gloire de passer pour original, & sachant ce que hazardent ceux qui prétendent se fraier de nouveaux chemins, & qui ne visent qu'à se distinguer de leurs predecesseurs. Les Indiens pouffoient des cris horribles, à dessein d'épouvanter nos gens : & lorsqu'on en pût entendre quelques paroles, Jérôme d'Aguiar fit connoître qu'il entendoit la langue de cette nation, qui étoit la même, à peu près, que celle d'Yucatan, & Cortez rendit graces à Dieu, de ce qu'il luy avoit donné un si habile Truchement par des voies si extraordinaires. Aguiar dit qu'entre ces cris, il entendoit plusieurs menaces, & que sans doute ces Indiens n'étoient pas pacifiques. Sur quoy Cortez

faisant arrêter le reste de sa flotte, fit avancer seulement un esquif qui portoit Aguilar, pour demander la paix, & les remettre à la raison. Il n'alla pas bien loin; & revint dire au General, que les Indiens étoient en grand nombre; qu'ils étoient résolus de défendre l'entrée de la riviere; & si obtenez, qu'ils avoient refusé fort insolemment de l'écouter. Cortez n'avoit pas dessein de commencer ses conquêtes par ce pais là, & il ne vouloit point se faire des embarras qui pussent retarder son voyage; mais voiant qu'il étoit engagé, il crut qu'il luy seroit honteux de reculer, & qu'il seroit d'une dangereuse consequence de laisser impunie l'insolence de ces Barbares.

On approchoit de la nuit, dont l'obscurité paroît encore plus affreuse aux Soldats en un pais inconnu. C'est pourquoy Cortez se tint dans son poste, afin d'attendre le jour; & donnant ce tems qui retardoit son entreprise à ce qui pouvoit en assurer le succez, il fit venir toute l'artillerie de ses gros vaisseaux, & commanda que les Soldats prissent leurs escaupiles, ou casaques piquées, qui résistoient aux coups de fleches. Il donna plusieurs autres ordres qu'il jugea nécessaires, sans augmenter ni diminuer l'idée du peril. C'est ainsi que Cortez mit tous ses soins à faire réussir cette premiere action de ses troupes; sçachant combien il importe de bien débiter, principalement à la guerre, où les premiers succez, lorsqu'ils sont heureux, donnent de la réputation aux armées, & augmentent la valeur des Soldats: la premiere occasion aiant l'avantage d'être comme un préjugé de celles qui la suivent, auxquelles il semble qu'elle communique quelques heureuses influences, par une vertu secrette.

Aussi-tôt que le jour parut, les vaisseaux se rangerent sur une ligne courbe en forme de demi-lune, dont la figure alloit en diminuant jusqu'à des chaloupes, qui étoient aux deux pointes. La largeur de la riviere en cet endroit, laissoit assez d'espace pour s'avancer en cet ordre; ce qu'on fit avec une lenteur qui sembloit convier les Indiens à faire la paix. Cependant on découvrit bien-tôt leurs canots en la même disposition qu'ils étoient le jour précédent, & d'où ils faisoient les mêmes menaces. Le General ordonna que personne ne bougeât, jusqu'à ce qu'ils vinssent à la charge; disant aux Soldats,

Qu'en cette occasion il falloit employer le bouclier avant que de se servir de l'épée; parce que la justice seroit du côté de ceux qui se tiendroient simplement sur la défensive: Et afin d'obtenir encore quelque chose par la raison, il fit avancer Aguilar une seconde fois, pour offrir la paix aux Indiens, & les assurer que cette flotte étoit de leurs amis, qui ne demandoient à traiter avec eux, que pour leur avantage, sous la foi de l'alliance qu'ils avoient contractée avec Jean de Grijalva: Qu'en les repoussant ils faussioient leurs sermens, & donnoient aux Espagnols une occasion de s'ouvrir le chemin par les armes: Qu'ainsi le mal qu'ils en recevroient leur seroit imputé.

La réponse qu'ils firent à cette ambassade fut le signal de l'attaque. Ils s'avancerent à la faveur du courant, jusqu'à la portée des fleches, dont ils tirerent tout à coup une si grande quantité, des canots & des bords du fleuve, que les Espagnols furent assez embarrasés à se couvrir: mais aiant attendu, suivant leurs ordres, la premiere décharge, ils chargerent à leur tour, avec tant de promptitude & de vigueur, que les canots leur laisserent bien-tôt le passage libre, la plus grande partie des Indiens épouvantés de la mort de leurs compagnons, s'étant jettée dans l'eau. Nos vaisseaux s'avancerent ainsi sans obstacle jusqu'aux bords de la riviere, à main gauche, où les Soldats descendirent; mais sur un terrain marécageux, & couvert de buissons: en sorte qu'ils se virent obligés à rendre un second combat; car les Indiens qui s'étoient jettés dans les bois, & ceux qui étoient échappés du combat naval, se réunirent, & revinrent furieusement à la charge. Les fleches, les dards, & les pierres qu'ils lançoient de tous côtés, augmentoient l'embarras, qui n'étoit déjà que trop grand en un terrain si incommode. Cependant Cortez formoit un bataillon, sans cesser de combattre: car les premiers rangs faisant tête aux ennemis, couvroient ceux qui descendoient des vaisseaux, & leur donnoient la liberté de se ranger pour les soutenir.

Le bataillon étant formé à la vûe des ennemis, dont le nombre croissoit à tous momens, le General détacha le Capitaine Alfonse d'Avila avec cent Soldats, pour aller à travers le bois attaquer la Ville de Tabasco, capitale de la Province qui avoit le même nom, & qu'on sçavoit n'être pas

éloignée, par ce qui avoit été reconnu aux voyages précédens. Après quoy Cortez marcha fort serré contre cette multitude effroiable d'Indiens, qu'il poussa avec autant de hardiesse que de peine, les Soldats combattant dans l'eau jusqu'aux genoux. On rapporte du General, qu'exposant sa personne comme le moindre Soldat, il laissa un de ses souliers dans la fange, & combatit long tems en cet état, sans s'appercevoir qu'il luy manquoit un soulier, ni en ressentir l'incommodité, par un genereux transport qui luy ôtoit l'attention pour sa personne, afin de l'appliquer toute entiere à son devoir.

Après que les Espagnols eurent passé le marais, les Indiens commencerent à mollir, & disparurent un moment après, entre ces buissons. Leur fuite venoit en partie, de ce qu'ils avoient perdu l'avantage du terrain, & en partie aussi de la crainte de perdre leur Ville, aiant découvert la marche du Capitaine d'Avila, ainsi qu'on le reconnut depuis, par le grand nombre de ceux qui accoururent pour la défendre.

Elle étoit fortifiée d'une espece de muraille, dont ils se servoient presque dans toutes les Indes. Ce mur étoit composé de gros troncs d'arbres enfoncés en terre en façon de palissades, & joints de telle maniere, qu'il y avoit des ouvertures pour tirer leurs fleches. L'enceinte étoit de figure ronde, sans redans, ni aucune autre défense; & l'extrémité des deux lignes qui formoient le cercle, étoit pratiquée en sorte, que l'une de ces lignes avançoit sur l'autre. Elles laissoient pour l'entrée un chemin étroit à plusieurs retours, où ils élevoient deux ou trois guerites, ou petits châteaux de bois, qui servoient à loger leurs sentinelles; cette fortification suffisant contre l'effort des armes de ce nouveau Monde, où par une heureuse ignorance on ne connoissoit point encore ce qu'on appelle art de la guerre, ni ces machines & ces remparts dont la malice ou la nécessité ont enseigné l'usage aux hommes.

CHAPITRE XVIII.

Les Espagnols forcent la Ville de Tabasco. Ils vont au nombre de deux cens reconnoître le País, & sont poussés par les Indiens, qu'ils soutiennent avec beaucoup de valeur, & font leur retraite sans perte.

Cortez arriva à la Ville plutôt qu'Alfonse d'Avila, parce que ce Capitaine avoit été retardé par d'autres marais, & des lacs qu'il avoit trouvez en son chemin. Le General fit rejoindre sa troupe au bataillon, & sans donner aux ennemis le tems de se reconnoître, ni aux siens celuy d'examiner le peril, il poussa tête baissée droit à la palissade. Il fit seulement distribuer quelques haches, ou autres instrumens propres à couper les pieux, & dit en peu de mots: *Mes amis, la Ville que vous voyez doit être cette nuit notre logement. Ceux que vous venez de vaincre à la campagne s'y sont retirez: & cette méchante muraille qui les couvre, leur ôte un peu de crainte, mais elle ne les défend de rien. Suivons notre victoire, avant que ces Barbares oublient leur coûtume du fuir devant nous, ou que notre retardement leur laisse prendre quelque assurance.*

Tous les Soldats marcherent en même tems avec une égale resolution; & écartant la grêle des fleches avec leurs boucliers, & leurs épées mêmes, ils parvinrent bien-tôt au pied de la palissade. Les ouvertures leur servirent d'embrasures ou de canonieres pour tirer; en sorte qu'aiant éloigné les Indiens à coups d'arquebuse & d'arbalète, ceux qui ne tiroient point eurent moien de mettre à bas une grande partie de cette sauvage fortification. Ils entrerent sans résistance, parce que les Indiens s'étoient retirez au fond de la Ville: mais on reconnut qu'ils avoient coupé les rues par d'autres palissades de même matiere. En ces lieux ils firent tête pour quelques momens, mais sans beaucoup d'effet, parce qu'ils étoient embarrassés par leur grand nombre; & ceux qui se retiroient en fuyant d'un retranchement à l'autre, mettoient en desordre les autres qui vouloient combattre.